

Il n'avait pas le droit

Hélène Ferland

Numéro 6, 2008

Répondeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

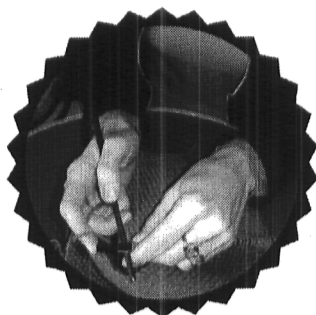
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferland, H. (2008). Il n'avait pas le droit. *Biscuit Chinois*, (6), 44–49.



Hélène Ferland

Il était naturel pour Hélène de faire paraître sa nouvelle dans *Biscuit chinois* puisqu'elle vit avec trois magnifiques paires d'yeux bridés. Les baguettes pour manger, c'est seulement à l'occasion des *stir-fry* maison... quoiqu'elle avoue avoir les siennes en l'air à l'occasion. Elle partage son temps entre ses enfants, son mari souvent en voyage (elle vous prie de n'y voir aucun lien avec son histoire!), ses études en création littéraire à l'UQAM et ses participations à divers ateliers d'écriture. Dès qu'elle le peut, elle se laisse voguer sur les mailles de son imagination, terreau fertile qu'elle prend bien soin d'arroser.

il n'avait pas le droit

Dans l'énervement, elle n'a rien dit. « *We need to take your husband to the hospital immediately* », a-t-elle entendu de loin, comme si un essaim de mouches bourdonnait dans ses oreilles. Elle se tenait assise sur le lit, incapable de bouger le moindre muscle. Dans son esprit résonnait en boucle : « Je ne suis pas sa femme. » Mais elle n'a rien dit. Le plus baraqué des hommes a saisi son sac et l'a tirée vers lui avec intensité. Le temps était compté, elle le savait. « *Come on, Mrs. Hurry up!* » Elle a couru derrière la civière telle une poupée désarticulée.

Dans l'ascenseur, elle avait la nausée. Dans l'ambulance aussi. Elle fermait les yeux pour ne pas les poser sur son corps immobile, sur son visage hermétique, sépulcral.

Plus tôt dans la journée, ils s'étaient retrouvés à l'aéroport d'Heathrow. Lorsque les portes s'étaient ouvertes sur elle, Sammy était là, bras tendus, cravate dénouée, sourire irrésistible. Il ne manquait qu'une rose rouge glissée entre ses lèvres pour compléter le portrait du rendez-vous passionné. Ils s'étaient rendus directement à l'hôtel, chambre 1305. Treizième étage. Une crainte irraisonnée l'avait saisie. Elle avait serré son bras, trop fort, et voulu changer d'étage. Il s'était moqué de sa faiblesse. « Gab, Gab, rien ne peut t'arriver tant que tu es avec moi. » Elle n'avait pas

insisté. Elle avait ravalé les mots qui ne demandaient qu'à franchir ses cordes vocales : « Oui, mais demain, pendant tes réunions... » L'ouverture de la porte et la vue grand angle de la chambre lumineuse et vaste avaient jeté au rancart le reliquat de son appréhension.

Dans l'ambulance, sirènes hurlantes, Gabrielle se sentait à contresens de sa vie, comme l'était pour elle le véhicule dans lequel elle se trouvait. Elle s'est forcée à ouvrir les yeux. Elle a remarqué avec soulagement que la couleur bleuet de son épiderme avait disparu. Son corps irradiait à nouveau une douce chaleur. Par réflexe, elle a accordé ses respirations aux siennes, en simultané avec les insufflations qu'on forçait dans ses poumons. Elle murmurait : « Sammy, ne m'abandonne pas. Ne me fais pas ça. »

L'impensable s'est produit quelques heures plus tard, à 0 h 13 précisément. Encore une fois, le nombre 13 revenait la hanter, ce qu'elle ne manquerait pas de remarquer quand elle aurait recouvré ses esprits. L'annonce, elle l'a reçue telle une gifle par la seule vision de lèvres resserrées et d'un hochement de tête de la part d'un homme en sarrau. Arrivé à sa hauteur, il a touché son avant-bras, puis prononcé les paroles convenues : « *My sympathies, Mrs Carrière. You know, we did everything we possibly could* ». Sur le coup, son existence s'est évanouie en fumée. Un sabre invisible a happé ses genoux par derrière et elle s'est écroulée, incapable de reprendre son souffle. Jusqu'au dernier moment, elle avait espéré. Un voile brumeux encerclait une infirmière penchée sur elle, la berçant de paroles dont elle ignorait le sens exact, faute de maîtriser l'anglais. « Il n'avait pas le droit », répétait Gabrielle à voix haute, dans un désir de répondre à la femme. Pleine de compassion, l'infirmière a dénigré la fin de son quart de travail. Elle l'a soutenue jusqu'à un fauteuil et lui a apporté une couverture pour tenter de mettre fin à ses tremblements.

Le désespoir a privé Gabrielle de tout contact avec la réalité. Elle est restée échouée dans le même fauteuil inconfortable, les yeux ternis de pleurs, à quelques mètres seulement de l'endroit où Sammy gisait. Elle refusait de croire que tout cela était vrai. Elle croyait rêver, cauchemarder. Puis, la panique l'a saisie au point que son cœur s'est mis à battre à tout rompre. Elle réalisait tout à coup que personne dans ce pays étranger ne pouvait lui venir en aide. Que personne, de l'autre côté de l'océan, ne connaissait son secret.

Avant que les étoiles ne s'éteignent, Gabrielle s'est décidée à quitter l'hôpital. Rentrée à l'hôtel, ses pensées se sont inévitablement tournées vers Isabelle, sa « légitime », restée coincée comme d'habitude entre son travail et les enfants. Puisqu'elle-même n'avait pas osé remettre les pendules à l'heure lorsqu'il était encore temps, que la phrase « Je ne suis pas sa femme » était restée bloquée à l'intérieur de sa gorge, elle s'était donné le mauvais rôle. C'était « elle » qui allait devoir informer la famille de Sammy. Elle, l'intruse, qui fantasmait depuis tant d'années de devenir sa femme un jour. Elle, sa presque épouse des grands chemins, qui le suivait régulièrement dans ses déplacements à l'étranger.

Une autre personne lui est venue à l'esprit : sa mère. Elle entendait sa voix acerbe émerger en elle pour la sermonner, comme elle l'a toujours fait. « C'était donc pour ça, ma fille, que tu pouvais te payer tous ces voyages ? Je me disais aussi qu'avec ton salaire... » Elle la connaissait comme si elle l'avait tricotée, sa mère. Elle savait avec certitude que celle-ci l'attaquerait avec des mots tranchants quand elle saurait. Son imagination l'a portée plus loin encore, aux confins de souvenirs qu'elle voulait garder ensevelis à jamais. « Tu n'as pas honte, ma fille, de chaparder le mari d'une autre. Tu es responsable d'un adultère,

Mais qui est-ce qu'un retraité appelle pour se déclarer malade ?

chère. Si ton père m'avait fait ça, je l'aurais quitté sur-le-champ. » Gabrielle se demandait si elle oserait lui rétorquer que, justement, ce n'était pas elle qui l'avait surpris, « son » mari, quatorze ans plus tôt, au lit avec son *chum* à elle. Le *chum* auquel elle tenait plus que tout et à qui elle avait confié sa virginité. Elle s'est demandé si elle oserait la fixer, sa mère, lorsque son arrogance se décomposerait en une inévitable grimace de stupeur.

Elle devait agir. Il aurait été indécent de sa part de reporter ce qu'elle avait à faire. Elle a soulevé le combiné au ralenti et composé les numéros en tremblant. Une voix féminine a répondu. « Sammy, téléphone ! » Elle ne pouvait plus avaler sa salive. Au loin, une voix de petite fille nasillait « Voyons maman, nous ne sommes pas là. » Leur fille de quatre ans, la plus jeune ! Gabrielle a rejeté du revers de la main les larmes qui dévalaient ses joues, le mucus qui coulait de son nez. Puis la voix du début a repris avec un timbre cristallin : « C'est trop vrai, où avais-je la tête ? Alors, soyez indulgents et laissez-nous un message. Un des membres de la famille Carrière se fera un plaisir de vous rappeler dans les plus brefs délais. » Un chien a jappé puis le bip a retentit. Les stridulations d'une sirène d'ambulance ont aussitôt résonné dans sa tête. Elle ne maîtrisait plus les battements de son cœur. Sa main a restitué gauchement le combiné à son socle. Il lui était devenu subitement brûlant, puant. Elle n'a pas pu. Elle a entendu une plainte, à peine, gonfler en hurlement. Elle a réalisé que le cri provenait de sa gorge douloureuse. Elle a vu son reflet dans la gigantesque glace que la veille Sammy avait qualifiée de parfait objet pour les gros égos. Les mains sur les oreilles dans le but d'étouffer les ondes de ce bruit monstrueux, elle ressemblait à la toile de Munch. Elle s'est jetée à plat ventre sur le lit défait. L'oreiller, imbibé du parfum de Sammy, de l'odeur de sa sueur, a enflammé les secous-

ses de ses sanglots. Elle a cogné l'autre oreiller avec son poing pour le réduire en miettes, faute de pouvoir en faire autant avec sa vie.

Puis elle a porté la main à nouveau vers le récepteur. Elle n'avait pas le choix. Pour éviter de raccrocher à nouveau, elle s'est exercée à voix haute. Sa voix tremblait. « Isabelle, c'est Gabrielle Breton. » Non, elle se trouvait ridicule. « Isabelle, c'est Gabrielle. Je t'appelle de Londres... » Non plus. « Isabelle, c'est Gaby. J'espère que tu vas bien... » Quelle insanité, s'est-elle dit. Elle savait bien qu'à la minute où Isabelle entendrait son message, elle saisirait tout et que plus rien n'irait bien dans cette famille.

Elle a laissé son cœur s'engager dans le rouleau compresseur. « Sammy, téléphone! — Voyons maman, nous ne sommes pas là. — C'est trop vrai, où avais-je la tête? Alors, soyez indulgents et laissez-nous un message. Un des membres de la famille Carrière se fera un plaisir de vous rappeler dans les plus brefs délais. » « Isa, c'est Gab. Il est arrivé quelque chose... d'affreux. » En larmes, elle a raccroché.

Vaincue par le désespoir, elle s'est écroulée sur le sofa. Quelques heures plus tard, une sonnerie inhabituelle l'a tirée du sommeil. Le son provenait du cellulaire de Sammy, déposé sur la table de chevet. Elle s'en est approchée. À l'écran, quelques mots. Horrifiée, elle a lu : « Tu n'oublies jamais! Superbe bouquet. Déjà 12 ans! En réunion pour la journée. Pense à toi. Reviens vite. Ton Isa. »